

70 ième anniversaire de la libération des camps nazi

Considération sur le génocide avant et après le nazisme

Notre camarade cénétiste Lope Massaguer a écrit un livre en castillan dont le titre est « Mauthausen fin de trajet, un anarchiste dans les camps de la mort », Madrid, 1977.

J'espère qu'aucune des personnes qui auront ces pages entre les mains ne mette en doute un seul de mes mots. Je crois que s'il le faisait, notre calvaire recommencerait ainsi que l'entreprise exterminatrice du III Reich, qui s'efforça d'effacer toutes les traces du génocide. Ma mission, et celle de nous tous qui avons souffert ces horreurs, est de raviver la mémoire collective pour que jamais l'histoire ne les oublie. [...] Les nazis nous avaient transformés en caricatures de Sisyphe. Nous étions des Sisyphe amaigris, squelettiques et torturés dont le châtiment avait comme fin le four crématoire. [...]

Les nazis et leurs complices avaient appris à observer et à mesurer les misères humaines. Ils poussaient les hommes jusqu'à la limite de leurs capacités psychologiques. Ils les soumettaient à des souffrances qui cassaient toute capacité de résistance. Ensuite ils leur ordonnaient d'exécuter les actes les plus abjects. En général, ils étaient obéis sans hésitation. [...]

Tout acte de rébellion dans le camp d'extermination était une greffe de vitalité pour tous. Cela nous rappelait que nous étions vivants, que nous pouvions encore avoir de l'espoir et que nous étions toujours des individus.

Il faut ajouter au témoignage de notre camarade des réflexions sur le fascisme catholique espagnol ces propos de l'historien Francisco Espinosa Maestre, publiés dans *Morir, matar, sobrevivir (la violencia en la dictadura de Franco)* [Mourir, tuer, survivre la violence dans la dictature de Franco], Barcelone, 2002.

La terreur fasciste a agi simultanément d'une manière logique, en éliminant les personnes les plus en vue politiquement et socialement, et de façon aléatoire, en ôtant la vie à des individus n'ayant aucune importance politique. La terreur en soi répandait l'effet de ces assassinats en entraînant chez ceux qui survivaient encore à se demander à plusieurs reprises, sans obtenir de réponse, les causes de la mort des uns et des autres, tandis que chez les vainqueurs la rumeur de « ils ont dû faire quelque chose » circulait.

On constate, donc, que l'extermination des opposants dans un pays de 24 millions d'habitants était organisée dans un cadre de destruction des valeurs, de la culture, de l'histoire des « ennemis ». Une stratégie qui venait de l'Inquisition qui s'étendit de 1492, sur tout le territoire de la couronne espagnole (mais elle existait déjà dans certaines régions) de la Péninsule aux Amérique et aux Philippines, à 1810 (en simplifiant).

Cette stratégie, reprise vigoureusement à partir de l'été 1909, atteignit son apogée avec l'assassinat légalisé de Francisco Ferrer Guardia, la même année, pour perdurer de longues années dans les têtes des parents, réels et spirituels, des inspirateurs du putsch du 18 juillet 1936.

En France, les esprits étaient également préparés, sur le plan « scientifique », par l'analyse d'Alexis Carrel (prix Nobel de médecine en 1912) dans *L'homme cette inconnue* de 1935.

La plume du savant nous guide [...] substituer des concepts scientifiques de la vie aux anciennes idéologies ; développer harmonieusement dans chaque individu toutes ses potentialités héréditaires ; supprimer les classes sociales et les remplacer par des classes

biologiques, la biocratie au lieu de la démocratie ; rendre les hommes aptes à se conduire rationnellement : la fraternité, la loi de l'amour ; le but de la vie n'est pas le profit.

L'idéologie démocratique en soi, à moins d'être reconstruite sur une base scientifique, n'a pas plus de chance de survivre que les idéologies fasciste ou marxiste.

Il est impératif que les classes sociales soient le synonyme des classes biologiques. Chaque individu doit s'élever ou redescendre au niveau auquel il est adapté par la qualité de ses tissus et de son âme [...] Les nations modernes se sauveront en développant le fort. Et non pas en protégeant le faible. [...]

L'établissement d'une aristocratie héréditaire biologique par l'eugénisme volontaire [sic] sera un pas important vers la solution of nos problèmes actuels.

(Depuis « L'idéologie », le texte est traduit d'après le PDF de l'édition anglaise, pp. 4, 155-157).

On voit, sous un style benoît, des germes d'atrocité qui permettent de comprendre la politique du maréchal Pétain.

Dès 1945, l'armée française, victorieuse en Allemagne, intervenait en Algérie et à Madagascar avec une violence qui n'est explicable que par la notion typiquement coloniale et nazie d'infra humain, Untermensch, appliquée aux « indigènes ».

C'est sur ces mêmes indigènes, pendant la guerre d'Algérie, que s'est créée l'École française de la torture mise au point par l'armée française et colportée par le général Aussaresses pour les armées nord-américaine et latino-américaine. Cette École a connu une brillante application durant la dictature militaire argentine.

Pilar Calveiro, disparu puis libérée, devenue professeur de Sciences politiques au Mexique a publié en 1998 *Poder y desaparición : los campos de concentración en Argentina* [Pouvoir et disparition : les camps de concentration en Argentine]. L'étude est minutieuse.

La capuche [imposée aux détenus] et la perte de vision qui s'ensuit augmente l'insécurité et la désorientation, mais elles ôtent aussi le visage de l'homme, elles l'effacent ; c'est une partie du processus de déshumanisation qui mine le disparu et, en même temps, facilite son châtement. Les tortionnaires ne voient pas la figure de leur victime ; ils punissent des corps sans visage ; ils punissent des subversifs, et non pas des hommes. Il y a dans ce cas un déni de l'humanité de la victime qui est double : face à elle-même et face à ceux qui la torturent.

Il y en a d'autres [détenus] qui font semblant de collaborer, en donnant de faux renseignements qui pourraient sembler vrais, et en réalité ils n'ont pas donné de choses utiles pour « alimenter » et reproduire le mécanisme [des tortionnaires].

Ils cherchaient de la sorte à arrêter la torture et à gagner du temps. Dans ce cas, la torture n'arrivait pas non plus à son objectif. Non seulement elle ne produisait pas « d'informations véridiques », mais le prisonnier la voyait intérieurement comme une bataille gagnée sur le camp de concentration ; il se renforçait, même s'il perdait la vie.

On retrouve la réflexion sur Mathausen : *Tout acte de rébellion dans le camp d'extermination était une greffe de vitalité pour tous.*

Le génocide du XX siècle, excellemment repris à Guantánamo, est inséparable des États démocratiques bourgeois et des États se reconnaissant eux-mêmes comme des dictatures (« provisoires le temps d'extirper le mal »). Ils entretiennent bien souvent entre eux de profonds rapports.

Le FMI, les accords douaniers sont la face « aimable » du génocide lent bien réel des exclus de la société, quelques centaines de millions qui vivent d'un à deux euros par jour.

Les lois de surveillance constante des citoyens (« pour leur bien ») sont l'affirmation évidente que seule les « chefs » détiennent la vérité et que leur poser des questions c'est déjà un acte subversif.

Il implique, en effet, qu'un chef peut, pourrait se tromper !

Alors, la réponse est l'anéantissement de la possibilité de critiquer fermement, profondément.

Les démocraties, pour bâillonner les consciences critiques, élaborent la calomnie, l'affirmation que seul un cerveau dérangé peut proférer de remises en cause globales des fondements du Marché, du néo libéralisme, de la démocratie.

Connaître le système génocidaire pour s'en défendre, est donc une forme de survie.

Frank, 30.04.15.